

Le jeu de la mixité

Les comédiens et acteurs « issus de la diversité » sont encore peu représentés sur les scènes et les écrans français. Des expérimentations de discrimination positive tentent de rééquilibrer la balance

Dans la grande salle de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, Adama Diop entre en scène vêtu d'un treillis militaire, couvert de sang. Ce soir d'automne, il est Macbeth, le sauveur d'un royaume d'Ecosse ravagé par la guerre civile, un jeune général, au sommet de sa puissance, l'air sympathique, dont l'infortune est de croiser trois sorcières qui, en lui prédisant qu'il sera roi, éveillent son désir de grandeur.

Le metteur en scène et directeur de l'Odéon, Stéphane Braunschweig, rêvait de s'attaquer à cette tragédie de Shakespeare. En 2016, quand il a vu ce comédien franco-sénégalais dans le spectacle de Julien Gosselin 2666, il s'est dit : « Avec lui, c'est possible. » Le metteur en scène et le comédien n'en ont jamais parlé ensemble, mais chacun d'eux est conscient de la portée symbolique de ce choix : Adama Diop, formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique (CNSAD), est le premier Macbeth noir de France ; et il se produit devant un public monochrome. « Quand je monte sur scène, c'est politique, commente-t-il. Au début, j'ai fait ce métier par passion, puis c'est devenu un combat. »

Plus d'une fois, Adama Diop s'est fait apostropher par un « C'est vous qui jouiez Othello ? » – le seul rôle du répertoire shakespearien écrit pour un Noir –, comme s'il ne pouvait être un Macbeth comme les autres. « C'est important que ces acteurs jouent des premiers rôles et des rôles où l'on n'attend pas des Noirs, souligne Stéphane Braunschweig. Depuis les années 1990, je vois dans les pays anglo-saxons des distributions "colour blind" [sans distinction de couleur]. »

Les chiffres donnent la mesure du retard pris en France. Sur plus de 86 artistes nommés dans 19 catégories aux Molières 2016, un seul était « issu de la diversité », dans la catégorie humour. Sur la liste des nommés 2018, ces artistes se comptaient encore sur les doigts des mains. « La première étape, c'est la prise de conscience d'un "racisme d'omission", estime David Bobée, metteur en scène et directeur du Centre dramatique national (CDN) de Normandie-Rouen. Lui-

même fait partie du collectif d'artistes et d'intellectuels Décoloniser les arts, créé en 2015 afin de s'attaquer au problème de la représentation des artistes non blancs.

« Le théâtre français s'est trop souvent enfermé dans une culture franco-française, un peu bourgeoise. Il n'a jamais su tendre la main aux autres cultures, aux cultures urbaines et populaires, insiste Paul Rondin, le directeur délégué du Festival d'Avignon. C'est à nous d'envoyer les signaux pour montrer que notre porte est ouverte. Cela dit, pour être à l'affiche du Festival, le porteur de projet doit déjà être capable d'occuper un plateau important et de faire face à l'hyper-exposition de l'événement. La visibilité des artistes issus de la diversité et leur égalité d'accès à toutes les scènes posent la question, en amont, du soutien à la création et à la production. Or cette responsabilité incombe à tous les opérateurs du réseau public, du théâtre municipal au théâtre national, comme des festivals. »

Selon Karine Gloanec Maurin, ancienne haute fonctionnaire chargée de la diversité au ministère de la culture, l'absence de statistiques ethniques empêche d'inclure des quotas dans les contrats d'objectifs et de moyens des théâtres publics. Seule s'impose aux 38 CDN l'obligation de porter « une attention particulière à la diversité ». Le changement dépend donc uniquement du volontarisme des administrateurs.

« Le nombre d'interprètes racisés [assignés à leurs origines raciales] a augmenté, et certains théâtres accompagnent des metteurs en scène racisés, commente l'auteure et metteuse en scène Gerty Dambury, mais les changements demeurent très peu significatifs au niveau des directions des théâtres publics. » En 2015, en France métropolitaine, aucun artiste racisé n'occupait un poste de direction dans les théâtres publics sous tutelle du ministère de la culture. Depuis, de rares nominations ont été annoncées, comme celle du comédien et metteur en scène Jean-Pierre Baro, qui prendra la tête du Théâtre des Quartiers d'Ivry, CDN du Val-de-Marne, début 2019.

PLAFOND DE VERRE

En mai, seize actrices noires et métisses du cinéma français, coauteures de l'ouvrage *Noire n'est pas mon métier* (Seuil, 128 pages, 17 euros), ont fait sensation au Festival de Cannes. A la moitié des marches, main dans la main, elles marquent l'arrêt pour symboliser le plafond de verre auquel elles se heurtent. Dans ce livre-manifeste publié à l'initiative de l'actrice d'origine sénégalaise Aïssa Maïga, elles font voler en éclats l'image d'ouverture dont a longtemps bénéficié le milieu du cinéma. Elles dénoncent aussi bien les offres de casting limitées à des rôles de prostituées « à la démarche féline », de femmes de ménage ou de « mamas », que les remarques humiliantes du genre « Vous allez bien ensemble avec la bamboula » ou « Vous ne faites pas trop noire, ça va ! ».

La comédienne parisienne Alison Valence a cru pouvoir passer entre les mailles du filet. A 16 ans, en 2012, elle joue déjà dans un long-métrage et signe un contrat avec un agent, mais se heurte aux préjugés raciaux. « Dans les castings, je ne correspondais pas au cliché de la fille noire. Je n'avais pas l'accent racaille, je n'étais pas assez "brute" », raconte-t-elle. A 18 ans, elle intègre la « classe libre » du Cours Florent, à Paris, et se tourne vers l'1^{er} Acte, des ateliers d'acteurs mis en place par Stanislas Nordey et Stéphane Braunschweig, destinés à des jeunes ayant fait l'expérience de la discrimination. Ce programme lui a donné un sacré coup de pouce. Depuis, elle a partagé les planches avec Adama Diop dans *Macbeth*.

Depuis sa création, en 2014, l'1^{er} Acte a accueilli plus de 80 apprentis comédiens. Ses taux de réussite aux concours très sélectifs des 13 écoles supérieures d'art dramatique sont bluffants : 21 reçus sur 51 participants sur les trois premières promotions. Plus qu'une « prépa » gratuite, les jeunes viennent y chercher un réseau, des affinités artistiques et la reconnaissance de leur talent. « Avec l'1^{er} Acte, je me suis sentie légitime, témoigne Hatice Özer, une comédienne d'origine turque âgée de 24 ans. Quand tu ne te sens pas légitime, tu es nulle sur scène, tu t'excuses d'être là, tu ne t'imposes pas. » Elle-même a été repérée par le dramaturge libano-canadien Wajdi Mouawad lors d'un atelier au

Théâtre de la Colline, à Paris. Au printemps, elle a joué dans sa pièce *Notre innocence*.

La comédienne et metteuse en scène Claire Lasne-Darcueil a voulu aller au-delà des expérimentations de discrimination positive. Depuis 2013 et sa nomination à la direction du Conservatoire national supérieur d'art dramatique (CNSAD), elle répète volontiers que celui-ci doit être « *l'école de la République* » et montrer l'exemple. Sous son impulsion, les épreuves d'admission ont changé, et le CNSAD consacre chaque année 270 000 euros au soutien financier de ses élèves en difficulté. Entre 2017 et 2018, une centaine de candidats supplémentaires se sont présentés au concours d'entrée (1468 contre 1337). « *Ces nouveaux profils sont justement ceux qui, avant, ne s'imaginaient pas que c'était pour eux* », se réjouit-elle. Qu'ils viennent de Saint-Maurice-la-Clouère (Vienne), de Kinshasa ou de banlieue, tous ont leur place, d'après elle, au Conservatoire.

UN PARIS SANS BLANCS

Souleymane Sylla, jeune comédien français d'origine sénégalaise, en a longtemps douté. Quand il intègre le Conservatoire, en 2015, il multiplie les absences, hanté par un doute : « *M'a-t-on pris pour les bonnes raisons ?* » Pour ses amis d'enfance, son avenir était tout tracé : « *J'allais faire du one-man-show et percer comme Omar Sy*. » Or, s'il a fait du théâtre, c'était pour « *jouer Scapin* » ! Cette passion lui est venue à l'âge de 11 ans, grâce à sa prof de français au collège Simone-de-Beauvoir, à Créteil. Elle montait *Le Petit Chaperon rouge*. En Mère-Grand, cet élève turbulent se découvre alors une aisance insoupçonnée. « *Je trouvais ça génial de ne pas être moi, de jouer et de*

créer des personnages », poursuit-il.

Ensuite, il y a donc eu le Conservatoire, et la conviction, peu à peu, d'avoir une chance de percer en tant que comédien, à la sortie. « *Si tu m'as fait confiance, c'est parce que je t'ai menacé de te virer* », plaisante Claire Lasne-Darcueil, le jour de sa remise de diplôme. Depuis, Souleymane Sylla trace sa voie. Il a décroché cet été un rôle principal dans une comédie italienne à gros budget. La saison prochaine, il jouera aussi dans la pièce *Le lench*, d'Eva Doumbia. Son personnage : Drissa Diarra, un garçon noir qui « *rêve sa famille en blonds comme ceux des publicités* ».

Depuis 2010 et son arrivée à la présidence de la Fémis, prestigieuse école parisienne de cinéma, le réalisateur haïtien Raoul Peck s'est aussi battu pour la mise en place de La Résidence, un programme de discrimination positive destiné à former quatre réalisateurs par an. Il faisait partie du jury d'admission, en juin 2016, quand Lawrence Valin, 27 ans, s'est présenté à l'oral. A l'époque, ce comédien d'origine tamoule, formé à l'Atelier Blanche Salant, à Paris, n'a en poche qu'un court-métrage de quatre minutes. En deux ans, il a reçu plus d'une trentaine d'offres pour des rôles « *typés indiens* ». Désormais, il veut écrire ses propres rôles. Peck, bluffé, lui lance : « *Ton film est un petit bijou. Il y a des maladresses techniques, mais tu sais raconter une histoire. Tu as un boulevard devant toi*. »

Pour son premier court-métrage, intitulé *Little Jaffna*, la Fémis lui donne carte blanche. Dès la scène initiale, Lawrence Valin nous plonge dans son univers : sur le morceau *Thara Local*, extrait de la bande originale du film tamoul *Maari* (2015), des jeunes se défoulent en dansant le koothu, une danse

libératoire et violente, propre à ce peuple. Lui-même interprète Seelan, un jeune membre d'un gang tamoul du quartier parisien de La Chapelle qui tente d'empêcher son père de substitution de retourner au Sri Lanka, où la guerre fait rage. Ce film, qui montre un Paris sans Blancs, a remporté le Grand Prix du festival Cinébanlieue Talents en court 2017 et le prix Canal+ au Festival de Clermont-Ferrand 2018. Séduits par sa performance d'acteur, Olivier Ducastel et Jacques Martineau l'ont choisi pour jouer l'un des rôles principaux dans leur prochain film, *Haut Perchés*.

Avec un BTS avorté en première année, l'acteur de 29 ans n'aurait jamais pu intégrer le cursus général de la Fémis. S'il n'avait pas mis le pied dans la porte, entrouverte par Raoul Peck, il ne ferait pas ce qu'il fait aujourd'hui : raconter ses propres histoires et montrer sa communauté sans clichés. Le boulevard prédit par ce même Raoul Peck se profile à l'horizon. Il s'y engage, entraînant avec lui l'espoir d'autres jeunes talents. ■

NATACHA GORWITZ

**« QUAND
TU NE TE SENS
PAS LÉGITIME, TU ES
NULLE SUR SCÈNE,
TU T'EXCUSES
D'ÊTRE LÀ, TU
NE T'IMPOSES PAS »**

HATICE ÖZER
comédienne
d'origine turque